

Pour que revive le cinéma québécois

Léo Bonneville

Number 97, July 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51141ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. (1979). Pour que revive le cinéma québécois. *Séquences*, (97), 2–3.

Pour que revive le cinéma québécois

Depuis quelques années, le cinéma québécois ne nous a pas ravis. Le film de Francis Mankiewicz, **Une Amie d'enfance**, a plutôt déçu et le film de Jean-Claude Lord, **Eclair au chocolat**, a connu un échec commercial. Bref, depuis trois ans, à part **J.A. Martin photographe**, le cinéma québécois manque pour le moins de vigueur.

Cependant, M. Michael McCabe, directeur général de la Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne (SDICC), prédit que 1979 sera une bonne année cinématographique. Il note que la SDICC investira, pour l'année 1978-79, \$7.2 millions dans 86 productions en regard de 2 millions dans 60 productions en 1977-78. Des 30 films produits l'an dernier, 12 l'ont été en français et 18 en anglais. (Quand donc verrons-nous les douze films en français ?) « Ces films, nous dit Michael McCabe, portent sur une variété de thèmes ». Il affirme qu'« il n'est plus possible de produire des films qui ne seront vus que par une poignée de personnes. Pour être acceptés sur les écrans mondiaux, il faut que les films traitent de thèmes universels et offrent des vedettes internationales. C'est dans ces films qu'il faut investir. Ces films n'en sont pas pour autant moins canadiens. Je crois que des thèmes vraiment canadiens peuvent connaître le succès sur les marchés internationaux ». Et le directeur de la SDICC prouve qu'il y a échange de vedettes internationales qui viennent travailler au Canada, comme il y a des vedettes canadiennes qui vont tourner à l'étranger.

Ces remarques rejoignent en partie celles du Bureau de surveillance du cinéma. A l'occasion de la parution du livre intitulé « Vers une politique du cinéma au Québec, »⁽¹⁾ le B.S.C.Q. a adressé au Ministre des Communications du Québec des commentaires fort pertinents. Nous voudrions relever certains points qui concernent notre propos. Pour le B.S.C.Q., il s'agit de priorités.

Le B.B.C.Q., qui insiste sur le maintien de l'Institut du cinéma, invite cet organisme « à consacrer absolument 75% de son budget au long métrage dramatique. C'est le prix qu'il faut mettre si l'on veut que le public québécois puisse voir des films et que ces films soient montrés à l'étranger. En définitive, c'est le cinéma de fiction qui constitue encore le meilleur instrument d'identification nationale ». On se souvient que le livre, « Vers une politique du cinéma au Québec », privilégiait le cinéma direct comme authentiquement québécois.

De plus, le B.S.C.Q. note que « le public québécois écarte les recherches et les complications tout autant qu'il réprouve la vulgarité et la familiarité assaisonnées de joul et de jurons de sacristie. Il fuit les problématiques angoissantes ».

Comme nous sommes d'accord pour dénoncer les abus de langages, les grossièretés qui semblent les condiments naturels de la majorité

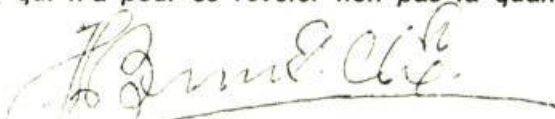
des films québécois ! Nous en avons assez de cette saveur amère. Le public attend des films qui vont l'intéresser sans le choquer ou le mépriser.

Enfin, le B.S.C.Q. ajoute qu'« il faudrait éviter de trop favoriser les exercices pour initiés des cinémas artisanal et régional et les tableaux misérabilistes qui dépeignent les conflits en milieux marginaux ». De grâce, nous en avons suffisamment vu de ces films qui consistent à laisser dégoûter les marginaux, à les regarder se regarder et ainsi à se complaire dans leur état comateux. Que l'argent des contribuables serve à autre chose qu'à laisser de petits tâcherons s'amuser à provoquer les gens, à cracher sur ceux qui ont réussi et à vanter les « drop out ». Ce cinéma « cheap » a eu son temps !

Nous déplorons l'état actuel de notre cinéma québécois. Nous pensons que nous avons des cinéastes de qualité qui ont quelque chose à dire et qu'ils ne doivent pas être contraints à l'inactivité. Il faudrait que des scénarios bien étoffés viennent les inviter à reprendre le chemin des studios. C'est toute notre industrie du cinéma qui en profitera.

Il faut dire que le public s'est désintéressé depuis un certain temps du cinéma québécois. On voit aujourd'hui combien il est difficile de le ramener dans les salles pour voir « nos » films. L'échec commercial d'**Eclair au chocolat** doit faire réfléchir. On ne méprise pas en vain et indéfiniment le public. Il faut donc que notre cinéma se préoccupe davantage du public et qu'il ne cherche pas à l'éblouir inutilement par des recherches ardues ou à le ravalier par des scènes égrillardes ou des propos vulgaires et polissons. Et un piège dans lequel se précipitent trop de nos cinéastes, c'est le fameux **réalisme**. On dirait que, pour certains, l'art est le décalque froid et neutre de la réalité. Ils confondent justement réalisme et réalité. L'art a toujours été une transposition de la réalité. Il ne s'agit pas de « photographier » ou « filmer » platement ce qui apparaît comme réel, mais bien, au moyen de l'art, de le transmuier en un objet de contemplation. Hélas ! que de cinéastes québécois sombrent dans le plus épais réalisme, croyant avoir découvert la vérité crue. C'est ne rien comprendre à l'art. On répliquera : le cinéma se toute de l'art. Alors il se réduit à un grossier objet de consommation. Et on sait aujourd'hui que ce lourd réalisme finit par écoeurer les spectateurs. ⁽²⁾

Espérons donc que les années à venir vont nous apporter l'occasion de retourner applaudir nos cinéastes et nos artistes. Si le directeur de la SDICC nous annonce une année prospère en productions, espérons qu'elle le sera aussi en réalisations de haute valeur. N'est-ce pas ce que l'on doit attendre d'un peuple qui n'a pour se révéler non pas la quantité mais la qualité.



(1) Le lecteur se reportera à notre éditorial de janvier 1979, Séquences n° 95, pp. 2 et 3.

(2) Durant le festival de Cannes, nous avons vu, dans au moins une demi-douzaine de films, des personnages uriner. Quelle innovation géniale ! Et l'auteur de *La Grande Bouffe*, l'ineffable Marco Ferreri, nous a claiionné, à travers les tuyaux d'égoût, le titre de son prochain film : *Pipi, caca*... Après la vague érotique, la vague pornographique, voici la vague scatologique. Quel progrès !